Les Cahiers	
de la recherche	
architecturale	
et urbaine	

Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine

28 | 2013

La modernité suspendue

Avant-propos

Panos Mantziaras

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crau/489>

DOI : 10.4000/crau.489

ISSN : 2547-5746

Éditeur

Éditions du patrimoine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2013

Pagination : 5-9

ISBN : 978-2-7577-0109-6

ISSN : 1296-4077

Référence électronique

Panos Mantziaras, « Avant-propos », *Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine* [En ligne], 28 | 2013, mis en ligne le 12 septembre 2017, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/crau/489> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crau.489>

Avant-propos

PANOS MANTZIARAS

L'année universitaire 2012-2013 n'aura pas été une année tout à fait comme les autres pour l'enseignement supérieur et la recherche en France d'une manière générale et, plus spécifiquement, pour ce qui concerne l'architecture.

D'une part, les Assises de l'enseignement supérieur et de la recherche lancées le 11 juillet 2012 par le ministère de l'Enseignement supérieur et de la recherche ont en effet largement orienté le débat sur son futur schéma, son organisation, son rôle social et son impact économique. À l'issue de la consultation nationale et de ce débat cardinal, une nouvelle loi d'orientation de l'enseignement supérieur et de la recherche a été adoptée par le Parlement le 9 juillet 2013¹. Parmi les objectifs visés : améliorer la réussite étudiante, renforcer le rayonnement de la recherche. D'autre part, avec la concertation nationale sur l'enseignement et la recherche en architecture, évoquée dès le 28 août 2012 par la ministre de la Culture et de la communication lors de la Biennale de l'architecture de Venise, des énergies considérables se sont déployées au sein

1. Voir sur le site du ministère de l'Enseignement supérieur et de la recherche :
www.enseignementsup-recherche.gouv.fr/cid72978/le-parlement-adopte-le-projet-de-loi-pour-l-enseignement-superieur-et-la-recherche.html.

des écoles nationales supérieures d'architecture pour élaborer un faisceau de perspectives aussi bien attendues que nécessaires concernant notamment le statut des établissements et le statut des enseignants (voir la rubrique « Actualité »). Deux évolutions symétriques et synchrones, auxquelles il convient d'ajouter la grande orientation du gouvernement en faveur de la transition écologique, officialisée par l'envoi par le Premier ministre Jean-Marc Ayrault à tous les ministres de son gouvernement de « lettres de cadrage pour la transition écologique en 2013 », dans lesquelles il a fixé les priorités environnementales à respecter par chaque ministère, le 3 janvier 2013².

Ce virage stratégique majeur d'échelle nationale n'est pas sans conséquence pour l'enseignement et la recherche en architecture. Il figure parmi les arguments de taille au sein du rapport remis par Vincent Feltesse à la ministre de la Culture et de la communication, le 8 avril 2013, couronnant la procédure de la consultation évoquée ci-dessus, donnant à celle-ci la hauteur de perspective nécessaire à toute reconsidération d'un projet à long terme. Dix points repérant une série de chantiers prioritaires³ composent ce projet, destinés à conditionner, d'une manière ou d'une autre, l'indispensable évolution des écoles nationales supérieures d'architecture. Les raisons qui plaident pour cette évolution tant souhaitée sont donc d'ordre interne et externe. Interne comme chacun le sait, afin de maintenir voire d'améliorer la qualité de l'enseignement mais aussi de la production scientifique en architecture, désormais solidement implantée dans l'écosystème de l'enseignement supérieur. Externe

ensuite et surtout, afin d'atteindre un positionnement plus exact, plus juste, plus efficace de la réflexion, de la recherche et de la production architecturales en faveur du projet de transition écologique face à « un monde qui change ».

À n'en pas douter, cette dernière phrase prend depuis quelques années ses véritables quartiers dans le discours médiatique pour traduire la prise de conscience partagée d'une crise économique, écologique et démographique dont on soupçonne qu'elle est endémique⁴. Pour autant, et alors qu'elle alimente les scénarios les plus divers, les postures qu'elle provoque sont ambiguës : la crise comme contexte du changement ? Le changement comme réponse à la crise ? Le changement comme diagnostic ou comme projet ?

Dans son *Futur passé*, l'historien allemand Reinhart Koselleck⁵ avait repéré précisément ce croisement équivoque de la crise avec le projet : les temps modernes en sont le rejeton, qui a grandi au rythme des innovations, des guerres et des audaces des sociétés enivrées par une dynamique de changement. Puis, paradoxalement, ce couple fécond (*crise-changement* ou *crise-projet*) a été sérieusement perturbé à la fin de notre « siècle court⁶ ». Résultat abscons : l'impression assez répandue d'incapacité d'innovation, de décélération et d'inertie cohabite avec une conviction largement partagée d'inébranlable mutation. On ne peut donc que se demander pourquoi les forces de renouvellement des moyens, des processus et des ressources peinent à se faire entendre dans ce contexte ? Comment comprendre le fait que des projets soient freinés par ces inerties-là qui réfutent les transformations assourdissantes ?

2. Voir sur le site du portail du gouvernement : www.gouvernement.fr/presse/lettres-de-cadrage-pour-la-transition-ecologique-en-2013.

3. Voir sur le site du ministère de la Culture et de la communication : www.culturecommunication.gouv.fr/Espace-Presses/Communiqués/Remise-du-rapport-de-la-concertation-sur-l-enseignement-et-la-recherche-en-architecture.

4. Voir, entre autres : John Bellamy Foster, Robert Waterman McChesney, *The Endless Crisis: How Monopoly-Finance Capital Produces Stagnation and Upheaval from the USA to China*, Monthly Review Press, New York, 2012, p. 43 ; David Harvey, *A Brief History of Neoliberalism*, Oxford/New York, Oxford University Press, 2005, p. 94.

5. Reinhart Koselleck, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éditions de l'École des

hautes études en sciences sociales, 1990 [éd. originale : *Vergangene Zukunft. Zur Semantik geschichtlicher Zeiten*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1979].

6. La notion de court vingtième siècle a été créée par l'historien anglais Eric Hobsbawm (*Short Twentieth Century*). Période historique à partir du début de la Première Guerre mondiale (1914) jusqu'à l'effondrement de l'URSS (1991). Eric J. Hobsbawm, *L'Âge des extrêmes*.

Telle semble être la question, y compris pour l'enseignement supérieur et la recherche, alors que désormais tous les rapports environnementaux, à commencer par le prémonitoire *Limites de la croissance*, dès 1972⁷, nous mettent en garde face aux échéances à court et moyen termes ; alors que les exigences complexes d'un développement qui se veut durable, soutenable, échafaudent timidement une autre structure de production intellectuelle, de production de recherche et d'action prospective, plus évoluée par rapport aux balises disciplinaires en vigueur. Rappelons-nous que le *studium* a été fondé sur des questionnements articulés durant les siècles qui ont vu la lente naissance des empires, des royaumes, des nations et de leurs institutions. Les universités, les universités techniques, les grandes écoles tout comme d'autres établissements d'enseignement supérieur et de recherche sont nés par la volonté d'associer la connaissance à la souveraineté et à son extension. Projet suffisamment novateur – convenons-en – pour que la constitution graduelle d'une communauté académique vibre d'inventivité, d'innovation et d'efficacité pendant ce temps. Soutenue, il est vrai, par le pactole qui ruait vers les métropoles à partir du pillage des ressources du monde entier.

Or, rien de ce tableau violent et pourtant cohérent n'est aujourd'hui à l'ordre du jour. Le projet conjuguant État et savoir perd de sa solidité et de son bien-fondé. Référons-nous aux différentes analyses de géostratégie, à l'instar du très controversé *Choc des civilisations* de Samuel Huntington⁸. Référons-nous également à tous ces scénarios d'évolution économique, démographique et climatique, marqués

par le très sérieux rapport de l'économiste Nicholas Stern⁹. Référons-nous enfin à la proposition actuellement en discussion au sein des sociétés géologiques, à savoir l'adoption du terme « anthropocène » pour baptiser l'ère actuelle de la Terre, faisant suite à l'holocène. Attribué à l'écologiste Eugene Stoermer, ce néologisme (créé en anglais en 1992 puis popularisé par Paul Joseph Crutzen, prix Nobel de chimie en 1995) signifie la totale domination de l'action humaine sur la Terre, l'acceptation du rôle décisif qu'y joue dorénavant notre comportement. Peu de choses, donc, dans la machine à produire des connaissances / des pratiques / des stratégies / des objets que nous avons héritée du projet universitaire des ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles, pourraient faire face au projet anthropique tel qu'il aurait besoin de se développer aujourd'hui. Peu de choses, si ce n'est les intelligences accumulées, les graines d'initiatives, les envies de reconstruire les modes de vie de manière compatible avec les défis que nous nous sommes imposés.

Dans l'actualité du débat sur l'enseignement supérieur et la recherche, il faudrait sans doute considérer que ces intelligences pourraient se libérer grâce à un nouveau « moteur de recherche » ; qu'elles pourraient se développer si une efficace réorganisation des ressources conduisait à un autre dessein académique ; qu'elles pourraient progresser si une sorte d'université de l'Environnement devenait finalement l'institution fondatrice d'une nouvelle production de connaissances calibrées sur le projet de transition écologique. Cette évolution est pour le moment lente, trop lente à l'égard des spectaculaires transformations qui bouleversent la planète.

Histoire du court ^{xx}^e siècle, 1914-1991, Éditions Complexe-Le Monde diplomatique, 1999 [*The Age of Extremes: The Short Twentieth Century, 1914-1991*, Londres, Michael Joseph, 1994].

7. Donella H. Meadows, Dennis L. Meadows et al., *The Limits to Growth; a Report for the Club of Rome's Project on the Predicament of Mankind*, New York, Universe Books, 1972.

8. Samuel P. Huntington, *Le Choc des civilisations*, Paris, Odile Jacob, 1997 [en anglais *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, 1993]. Traduit en 39 langues, ce livre a fait l'objet de nombreuses controverses.

9. Rapport Stern sur l'économie du changement climatique (compte rendu sur l'effet du changement climatique et du réchauffement global sur la planète). Il a été rédigé par l'économiste Nicholas Stern pour le gouvernement du Royaume-Uni et publié le 30 octobre 2006.

Et les forces de proposition et les ressources intellectuelles qui pourraient redonner le goût du futur – citons par exemple le géographe Michel Lussault examinant les possibilités d'un Monde qui est déjà en construction¹⁰, ou l'économiste Jeremy Rifkin et la « troisième révolution industrielle »¹¹ – sont estompées ou trop peu audibles sous une chape de plomb visant à convaincre les citoyens qu'au contraire, rien ne change et ne devrait vraiment changer. Ou que l'urgence est relative voire exagérée. Que tout peut encore rester ou revenir au *statu quo*, à cette Arcadie imaginaire que nous n'aurions jamais perdue. En somme, la modernité est en suspens. *No Signal !*

Le projet des temps modernes s'est ralenti bien avant que le philosophe et sociologue allemand Jürgen Habermas n'en déplore son inachèvement¹². Avant que la crise du pétrole ne mette en porte-à-faux des modes de vie prodigues. En effet, c'est en plein essor du modernisme que les soupçons d'un « déclin de l'Occident » inquiètent les plus circonspects, que des voix s'élèvent pour une autre gestion non moins étrennante de notre monde (qui change). Ce n'est donc pas tellement surprenant – au contraire, c'est bien un pressentiment assez présent dans la conscience collective de la recherche aujourd'hui – si les cinq contributions de la présente livraison des *Cahiers de la recherche architecturale et urbaine* invitent à la (re)découverte de quelques prémonitions que le modernisme nous a léguées justement dans ce laps de temps. De l'échelle territoriale à l'échelle du bâtiment, les chercheurs revisitent les avatars de visions qui ont marqué en termes d'espace, de matière, d'énergie

par leur audace délicate, leur légèreté solide et leur spiritualité pragmatique la marche vers une nouvelle conception de la modernité.

Reprenant le binôme clé de la lecture de l'urbanisation « ville-nature », Catherine Maumi incite à travers les mots du grand environnementaliste américain Benton MacKaye à maintenir l'attention collective sur l'échelle terrestre : *Keep your eye on the ball* (« gardez un œil fixé sur le globe »). À l'opposé d'une lecture manichéenne qui délimite la ville face à une campagne supposée naturelle – lecture fustigée par Jean-Claude-Nicolas Forestier à l'occasion d'un Paris figé *intra muros* – Maumi rappelle la tentative de Patrick Geddes au tout début du xx^e siècle à inventer une science attachée à rendre la terre plus habitable, qu'il nomma *Geotechnics*.

De la gestion de la ville dans la nature, à la gestion de son énergie dans un écosystème qui oscille (politiquement) entre la réticularité totale et l'autonomie absolue, Fanny Lopez esquisse les prémisses de l'extraordinaire histoire du projet énergétique en urbanisme et en architecture, depuis les visions intégratives de l'entre-deux-guerres, au travers des pionniers d'autonomie des années 1950 et jusqu'aux récentes hypothèses de mutualisation d'énergie des territoires métropolitains contemporains.

Plongés dans l'aridité des archives, le trio Guillaume-Vacher-Fares conte avec la rigueur de l'historien méticuleux un épisode oublié de la Première Guerre mondiale et des baraques temporaires, maillon méconnu de l'industrialisation du bâtiment. Double effacement de la mémoire, que les chercheurs déplorent : effacement des villes et de leurs populations d'abord, mais aussi effacement prévisible de la force potentielle des installations

10. Michel Lussault, *L'avènement du Monde*, Paris, Seuil, 2013.

11. Jeremy Rifkin, *La troisième révolution industrielle. Comment le pouvoir latéral va transformer l'énergie, l'économie et le monde*, Paris, Éditions Les liens qui libèrent, 2012.

12. Voir Jürgen Habermas, *Kleine politische Schriften I-IV*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1981, p. 444 sqq., paru la même année dans la revue *Critique* sous le titre « La modernité : un projet inachevé », n° 413, octobre 1981, p. 950-967.

légères. Leur impact minimal et leur versatilité n'auraient pas eu l'heureux destin de reconversion dont aura joui l'industrie de guerre.

Aux antipodes d'une hypothèse ambiante selon laquelle le projet d'une société innovante serait anéanti par le postmodernisme, l'article de Jodelle Zetlaoui-Léger rappelle opportunément que le *Design Methods Mouvement* issu de cette filière de pensée aurait dans les années 1970 entrepris dans les pays anglo-saxons une refonte critique du projet d'aménagement de l'espace, par une nouvelle articulation entre l'expertise de la maîtrise d'œuvre et l'expérience participative de la société civile.

Enfin, Can Onaner déploie avec finesse toute la force de modernité inhérente aux projets d'Aldo Rossi. Contrairement à tout schématisme anti-monumental, il découvre les évidences d'une vitalité refoulée dans les formes rituelles de l'architecture, qui supposent « une persistance du corps et de la matière à l'intérieur de la forme. Il s'agit d'attendre que cette matière étouffée, l'énergie contenue dans la forme, refasse surface pour transformer l'immobilité en procédé actif. La nouveauté n'est pas une instance extérieure – historique, esthétique ou morale – qui s'imposerait à l'architecture mais une potentialité qui lui est immanente. Elle est inscrite dans l'histoire comme un possible tenu en suspens par l'oubli et la répétition. La nouveauté se pense alors en termes de devenir suspendu et non comme élaboration formelle ou stylistique. Elle correspond à la fulgurance avec laquelle la mémoire enfouie et oubliée va resurgir dans le présent ».

Alors, si la modernité est en suspens, nous sommes opportunément avertis : « Au sein de la suspension agit une latence ». Le projet pourrait sans doute reprendre

en ré-épousant la crise, fort d'un regard encore plus attentif aux profondeurs des structures et des formes que nous avons élaborées.